

Quelle citoyenneté aujourd'hui dans un contexte multiculturel ?

M. Doudou DIÈNE

Je voudrais commencer par dire comment je vois le contexte et le terrain sur lequel ici, à l'UNESCO, nous travaillons et sur lequel nous pourrions réfléchir ensemble à la question posée.

Un contexte incontournable

Les grandes questions non résolues

Je pense qu'un des premiers points qu'il faut souligner, c'est que le contexte où nous nous trouvons est caractérisé par la permanence des grandes questions non résolues, qui sont les questions de la paix pour lesquelles l'UNESCO, l'ONU et d'autres organisations ont été créées (vieilles questions !), la question du développement qui ne trouve pas encore de réponse satisfaisante, la question des droits de l'homme. Toutes ces questions demeurent actuelles.

Les conflits anciens

Le deuxième point que je voudrais souligner pour éclairer un peu le contexte, c'est l'apparition, à côté de ces grandes questions non résolues, de conflits anciens, mais qui prennent une très grande acuité, qui sont des conflits interethniques et des conflits interreligieux, où l'ethnique et le religieux prennent une dimension importante. Donc, un nouvel enjeu, sensible.

Le débat sur l'éthique

Troisième élément de contexte, c'est tout le débat sur l'éthique : l'éthique des progrès scientifiques, de la connaissance, tout le débat qui, actuellement, tourne autour de la biologie, de la bioéthique et aussi, toujours dans le domaine de l'éthique, tout le débat sur les enjeux de mémoire, devoir de mémoire, travail de mémoire.

Les questions identitaires

Un autre élément de contexte que je voudrais aussi souligner, c'est tout le débat sur les questions identitaires qui reprend une très grande acuité. Quelle identité ? Et que signifie l'identité ? Et de quelle identité parle-t-on ? ethnique ? culturelle ? spirituelle ? Ce débat sur l'identité a fait surface lors de l'élaboration de la charte des Droits fondamentaux, lorsque la question de définir ou de ne pas définir l'Europe en terme d'identité judéo-chrétienne a soulevé un

débat de fond. Donc, la question identitaire reprend de la vigueur.

La mondialisation

Là, je voudrais aussi souligner un autre élément de contexte, qui est paradoxal : le contexte de la mondialisation. Tarte à la crème (on en parle dans tous les sens), il est, à mon avis, caractérisé par une donnée simple, c'est que le contexte de la mondialisation soulève non seulement le problème important des valeurs – des valeurs matérielles par rapport aux valeurs culturelles et spirituelles – mais la mondialisation – qu'on avait définie trop vite comme une sorte de mirage planétaire où tout le monde serait lié aux autres et où la compréhension et la connaissance iraient de soi – est accompagnée par l'exaspération identitaire, les clôtures identitaires, ethniques, spirituelles et autres.

Le changement des acteurs

Et, enfin, un élément de contexte qui me paraît important, c'est que dans le champ dont nous parlons, le culturel et le spirituel, les acteurs changent et se complexifient. Traditionnellement, la famille, l'école, la société en général étaient les cadres dans lesquels on pouvait débattre de ces questions, d'éthique, de culture, etc. Mais il y a de nouveaux acteurs, plus complexes, de grands acteurs, qui peut-être sont les plus déterminants dans le contexte actuel : les grandes compagnies et les grandes structures multinationales qui contrôlent à la fois les systèmes de production de la pensée et de la culture, la mise en forme des idées, leur présentation, leur vente, leur circulation, et les moyens de communication de masse comme la production de biens de consommation matériels, comme les librairies, les maisons d'édition, les journaux. Tout cela se retrouve dans des conglomerats complexes. Nous le savons, ce sont des groupes lourds, dont le poids dans l'éducation, dans la diffusion des valeurs et de la culture est absolument déterminant. Ce qui caractérise ces groupes, c'est leur « incontrôlabilité ».

Le débat sur l'Homme

Un autre élément du contexte que je vais souligner au fur et à mesure de la

réflexion, c'est tout le débat sur l'homme, sur l'image de l'autre, sur le préjugé, tout le glissement qui s'opère, de manière très subtile mais puissante, vers la définition de l'autre en fonction de sa capacité ou de sa position ou de son poids dans le champ de la production matérielle de l'économie, de la science, la technologie, et l'affaiblissement concomitant de la dimension éthique et des valeurs.

Voilà quelques éléments du contexte qu'il faut, à mon avis, prendre en compte. Alors quel type de réponse ?

Des dimensions essentielles

Un premier élément que je vous propose, c'est ce que nous essayons de faire ici, à l'UNESCO. Quand nous parlons de culture, il faut intégrer trois dimensions essentielles, liées dialectiquement.

L'esthétique

La première, c'est l'esthétique, c'est-à-dire les productions, les créations, les réalisations. Mais il ne faut pas se limiter à l'esthétique, car la culture est fragile, et elle est fragilisée par la mondialisation et récupérée par le marché quand on se limite à la définition de la culture en terme de production de ce qui est créé. Et c'est là que la deuxième dimension doit être absolument prise en compte.

L'éthique

C'est l'éthique, c'est-à-dire les valeurs des hommes, des femmes, des peuples, qui sont derrière ces créations. Cet élément d'éthique n'a pas toujours été pris en compte et intégré dans la définition du culturel au sens large. Par exemple, beaucoup d'entre vous et beaucoup de personnes en Europe connaissent la culture des Dogons, aiment les masques Dogons, mais que connaissent-ils des valeurs de ce peuple ? Pas grand-chose. L'esthétique prévaut.

Le spirituel

Enfin, le spirituel, c'est-à-dire ce qui en profondeur motive les hommes et les femmes, tout ce qui touche à la transcendance et qui constitue une donnée majeure pour beaucoup de gens

La mise en œuvre d'une réflexion

Promotion de la connaissance réciproque

Le premier point que je voulais mentionner, c'est l'approche que nous avons à l'UNESCO de la question du multiculturel, ou plus précisément du dialogue interculturel qui est le

cadre dans lequel on peut définir citoyenneté, et aussi réfléchir sur multiculturel. Nous avons deux approches que nous essayons depuis des années de mettre en œuvre. La première c'est la promotion de la connaissance réciproque. Vieille question ! Lorsque l'UNESCO a été créée, on a pensé que dialogue entre les cultures ou le rôle de culture pour promouvoir la paix, qui est la valeur ultime de l'UNESCO depuis sa création, résidait dans le fait qu'il fallait faire en sorte que les peuples se connaissent mieux, connaissent leur culture, leurs valeurs, leur civilisation. Cette affirmation-là était vraie et fausse. Elle était vraie, parce que l'on sait qu'en profondeur la méconnaissance entre les cultures est une donnée permanente de l'histoire. Elle était fausse, parce que la connaissance de la culture de l'autre, notamment dans sa dimension esthétique — comme je vous le disais tout l'heure — ou même éthique, n'aboutit pas nécessairement à une meilleure compréhension, au respect, de l'autre, de l'homme, de l'humain. On ne peut pas dire, par exemple, que l'Allemagne nazie, la culture allemande, ne connaissait pas la culture juive, les valeurs juives, la philosophie juive ou l'esthétique juive. Cette connaissance-là n'implique pas nécessairement le respect de l'autre, elle n'implique pas une plus grande humanité par rapport à l'autre et par rapport à soi-même.

Mise en lumière des interactions

C'est la raison pour laquelle nous avons pensé que, s'il faut continuer promouvoir la connaissance réciproque (question toujours actuelle), il faut ajouter une autre dimension : la mise en lumière des interactions et des interférences entre les peuples, les cultures et les hommes. C'est là qu'il est important — et cela vous concerne en tant qu'enseignants — de réfléchir sur le rôle de l'histoire, de la manière dont l'histoire est écrite, de la manière dont chaque histoire est écrite, est présentée, est enseignée, mais aussi de l'histoire comme cadre de la longue mémoire dans le terrain sur lequel nous discutons du multiculturel. L'erreur qui a été commise — et qui continue de l'être — c'est de définir les cultures ou les civilisations comme des entités définitives qui sont nées quelque part, qui se sont développées toutes seules, qui se sont nourries toutes seules, sans avoir été touchées ou sans avoir rencontré d'autres cultures, d'autres civilisations. C'est là que la scène de l'histoire permet de mettre le doigt sur la nécessité

d'acuité avec toute la question de l'immigration, sur laquelle chaque pays essaie de donner une réponse, qui n'est pas seulement une réponse liée à l'économique, mais aux valeurs, à la culture de l'émigré. Donc, la question identitaire redevient centrale.

Elle est aussi au cœur des nouveaux conflits interreligieux et interethniques, comme en Bosnie, au Kosovo et ailleurs, chez moi en Afrique, au Rwanda, sur les grands lacs. Ce que nous constatons, et qui rend la question complexe, urgente et grave, c'est que ces nouveaux conflits qui soulèvent les questions identitaires mettent en lumière une donnée troublante : si, il y a cent ans, deux cents ans, l'ennemi était l'autre lointain, qu'on a jamais réussi à définir – on l'a diabolisé souvent dans la philosophie occidentale comme dans d'autres systèmes de pensée – ennemi qu'on ne connaissait pas, que l'on présentait de manière négative parce qu'il faisait peur, peur parce qu'on ne le connaissait pas, tous les conflits récents interethniques, interreligieux, où les questions identitaires se lèvent aboutissent à une réalité troublante : l'ennemi, c'est le voisin, c'est celui qui est à côté de nous, avec lequel on a vécu le plus longtemps possible, mais qu'un changement de système politique, une nouvelle idéologie, de nouveaux leaders, transforment en ennemi. Les grands conflits récents, les tueries et les massacres les plus violents de ces dix à vingt dernières années n'ont pas porté sur des tueries entre des populations qui vivaient sur des espaces lointains, mais entre des populations voisines qui ont vécu ensemble. Cette vérité est troublante et gravissime. Pourquoi ? Comment se fait-il que l'ennemi soit l'autre ? Evidemment, on peut donner en réponse que le repli identitaire c'est d'être d'ici, et qu'on se définit d'une manière extrêmement étroite. Mais la réalité est là !

Débat sur la diversité

Donc, la question identitaire est au cœur du multiculturel. On ne peut pas parler de multiculturel sans savoir ce qui définit chaque culture. Ce que je propose – en tout cas, ce que j'essaie de faire dans les programmes dont je suis responsable à l'UNESCO et dans toutes les activités que je mène depuis de nombreuses années ici avec mes collègues – c'est qu'il faut complexifier le débat sur la diversité. Actuellement, pour faire face aux aspects pervers de la mondialisation, on parle beaucoup de diversité, de diversité culturelle. Mais la diversité

est un concept ambigu, en tout cas complexe. Il est certain que la diversité est au cœur du dialogue. On ne peut dialoguer qu'entre entités différentes. Mais la diversité est ambiguë sur deux plans.

- Le premier, c'est que, historiquement, le débat et la réflexion philosophique sur la diversité, toute la réflexion des XVIII^e et XIX^e siècles sur la diversité des espèces, des races, ont abouti à des théories sur la hiérarchisation des races, des espèces. C'est une vérité profonde, philosophique.

- La deuxième ambiguïté de la notion de diversité, c'est que promouvoir la diversité seule risque de conforter les clôtures identitaires, risque d'aboutir à la lecture de la diversité comme différence et donc d'exacerber ces différences. Lisez les philosophes du XVIII^e et du XIX^e ! Voyez comment l'autre a été défini, le Noir, l'Arabe, le Chinois, etc. ! (Il y a un ouvrage qui vient de sortir que je recommande à tous, qui s'appelle « *Europe et Islam, histoire d'un malentendu* » de Franco Cardini (Editions du Seuil). Donc, la notion de diversité qui est proposée actuellement comme réponse aux effets négatifs de la mondialisation, pour dire que la mondialisation risque d'aboutir à l'uniformisation des cultures, des civilisations, des modes de vie, comporte ce risque. Pourtant, il faut promouvoir la diversité.

Des valeurs essentielles

J'ai souligné les deux malentendus de la diversité : le philosophique et la lecture de la diversité comme différence. C'est là que je propose, que nous proposons ici, de transformer la diversité en valeur, parce que la diversité en elle-même est une donnée de fait : il y a des plantes différentes, il y a des individus différents, il y a des cultures apparemment différentes. Le constat de ces différences n'aboutit à rien et il a été utilisé dans l'histoire plutôt pour discriminer, dominer.

Valeur du pluralisme

Par contre, transformer la diversité en valeur, c'est promouvoir une autre valeur qui est peut-être une des réponses actuelles, c'est la valeur du pluralisme. Le pluralisme, je le définis par la reconnaissance, le respect et la promotion de la diversité. C'est-à-dire qu'on ne laisse pas la diversité toute seule comme donnée de réalité, car elle n'aboutit à rien au niveau de l'homme, elle ne pousse à aucune espèce de développement d'une sensibilité de respect de l'autre, d'une

plus grande humanité. Mais dire que nous allons promouvoir le pluralisme et prendre les mesures qu'il faut pour reconnaître la diversité, la promouvoir, la respecter légalement, au niveau des médias, au niveau de l'enseignement, donne à la diversité une autre dimension. Le pluralisme culturel, spirituel, constitue un enjeu majeur du multiculturel de ce début de millénaire.

Dialectique entre unité et diversité

L'autre valeur que je voulais suggérer en réponse, c'est la dialectique entre unité et diversité. Là aussi, il s'agit de ne pas laisser la diversité toute seule, parce qu'elle risque de conforter les différences, exacerber les antagonismes. Mais partir de la réalité fondamentale qui existe dans toutes les sociétés, dans toute l'histoire, que toutes les sociétés sont traversées par la question de savoir comment respecter et promouvoir les spécificités, des individus, des groupes, des communautés diverses, avec l'existence de l'unité d'un peuple, d'un pays, d'une société, c'est-à-dire de valeurs qui transcendent ces spécificités. La dialectique de l'unité et de la diversité est peut-être une des réponses.

Nous savons que cette dialectique-là n'est pas simple et que peu de pays la réussisse. Soit, dans certains pays, l'accent est mis sur l'unité du pays, qui aurait été définie par des groupes donnés, à travers l'histoire et le temps, sur le plan idéologique ou culturel ou spirituel, et ainsi donc on nie les spécificités régionales, locales, etc., de l'émigré, de l'autre. Soit on met l'accent sur la diversité, sur les différences, et on « antagonise » les groupes. On sait qu'en profondeur, dans toute société, la question centrale qui se pose, dans tous groupes humains de la famille, de la nation, c'est la dialectique de l'unité et de la diversité. Cette dialectique semble être un chemin à explorer.

Dialogue entre les cultures et les civilisations

La troisième dimension que je veux proposer pour développer le multiculturel est le dialogue entre les cultures et civilisations pour faire face aux effets négatifs de la mondialisation, pour lier dans le culturel, l'esthétique, l'éthique et le spirituel. C'est la dialectique, aussi fondamentale, des cultures modernes et des cultures traditionnelles. Dans ce domaine du multiculturel, il faut veiller à ce que, quand nous parlons de culture, on ne se limite pas à l'esthétique, aux productions, aux réalisations, aux objets extérieurs, à l'actualité de cette culture

telle qu'elle est vue, telle qu'elle est reproduite par les moyens modernes de création. Et on sait que les terminologies modernes de création font prévaloir l'esthétique, font prévaloir la forme, font prévaloir le matériel sur la substance, c'est ce que je disais toute à l'heure à propos des Dogons, des masques et des valeurs du peuple Dogon. C'est là que la proposition est de revenir à cette donnée permanente dans beaucoup de sociétés de lier les cultures traditionnelles ou les valeurs traditionnelles avec les formes culturelles modernes. Faire en sorte que les créations culturelles modernes, la définition et la promotion d'une culture pour le multiculturel ou le dialogue des cultures ne séparent pas la culture moderne des cultures traditionnelles. Parce qu'en dernière analyse, une des meilleures réponses aux risques et aux tentatives d'uniformisation qui découlent de la mondialisation, qui constitue une réalité (et pour remettre dans le débat les valeurs), c'est de ne pas ignorer, de ne pas effacer, de ne pas occulter—ce que l'on a tendance à faire—le traditionnel, c'est-à-dire ce qu'un groupe, un peuple, un pays a dans la longue mémoire de son existence tissé, élaboré, construit, et qui constitue une permanence de base fondamentale par laquelle ce peuple fait face aussi à sa modernité, qu'elle ne sépare pas de sa modernité. Voilà quelques pistes de réflexion que je voulais proposer, non pas nécessairement pour la définition d'une citoyenneté, mais pour la réflexion sur le multiculturel.

Concept de l'universalité

Le quatrième concept que je voudrais vous proposer est au cœur du mandat de l'UNESCO, et des Nations unies en général, c'est le concept de l'universalité, qui est lié à celui de l'unité et de la diversité. Le concept de l'universalité est la reconnaissance des valeurs universelles que partagent les peuples et les cultures dans leurs spécificités respectives. Ce concept est absolument fondamental, parce qu'au mondial qui commande la mondialisation, au global qui sont des réalités, des cadres, il faut substituer l'universalité qui est une valeur. Valeur qui est aussi l'expression d'une construction à laquelle tous les peuples ont participé. Mais on sait aussi que cette notion a été historiquement et politiquement manipulée. Historiquement, on a souvent défini l'universalité comme « miroir », c'est-à-dire « est universel ce qui me ressemble ». C'est un peu cette définition qui est à la base de la

colonisation. On a colonisé des peuples, d'abord en niant leurs différences, leur culture et leur identité, mais aussi pour leur apporter une certaine civilisation, une « lumière », un savoir-faire, et on a utilisé de manière idéologique et politique la notion d'universalité. Donc, il y a une connotation politique au concept d'universalité. Il y a une charge historique, idéologique, qu'il ne faut pas perdre de vue. Mais en dernière analyse, l'universalité est une piste, une des réponses, si on la conçoit comme une construction commune, conjointe.

Notion de patrimoine commun de l'humanité

Je terminerai en disant que cette notion d'universalité, cette valeur fondamentale, est en train de prendre ici, à l'UNESCO, à l'ONU et ailleurs, une nouvelle définition extrêmement intéressante qui est la notion de patrimoine commun de l'humanité. Cette notion est apparue lorsque l'on a commencé à débattre du droit de la mer et que l'on est arrivé à la notion qu'au-delà de la mer territoriale, il y a, dans les mers et les océans, des parties que l'on peut définir comme le patrimoine commun de l'humanité, que tout le monde doit se partager et qu'aucune puissance, aucun groupe ne doit s'accaparer.

Cette notion de patrimoine commun a été traduite par l'UNESCO par une convention qui a créé la liste du patrimoine mondial dans laquelle l'UNESCO a inscrit des sites culturels ou naturels, pour leur richesse, leur signification profonde, qui ont certes été créés dans un pays par un peuple déterminé, mais appartiennent à tous les peuples. C'est en cela que le débat sur le patrimoine doit être complexifié—et ici, à l'UNESCO, on fait l'erreur comme ailleurs.

La notion de patrimoine a été définie aussi pour conforter des identités de clôtures, d'enfermement. Par exemple, le peuple cambodgien qui est fier du temple d'Angkor Vat, que l'UNESCO a institué dans la liste des patrimoines, dit que le temple est un des symboles de l'identité khmère. Mais ce que les hommes politiques n'ont pas pu ou su dire, c'est que le temple d'Angkor Vat, donc ce patrimoine physique sur le territoire khmer, est le point d'arrivée, l'expression architecturale d'une spiritualité, le bouddhisme, qui est née ailleurs dans l'Inde du Nord et qui, par son cheminement jusqu'au territoire khmer, s'est chargée des apports

d'autres peuples qu'elle a traversés. Angkor Vat est pluriel. Là aussi, on revient à la définition du pluriel. Tout patrimoine physique doit être vu comme processus de dialogue interculturel, par lequel, à travers l'espace et le temps, des peuples ont fait des apports, qu'ils soient des apports de substance, des apports esthétiques, etc. Il n'y a pas un seul patrimoine physique dont on peut dire qu'il a été créé, produit, par un seul groupe, à travers l'espace et le temps, que ce soient le château de Versailles, les masques Dogons ou les pyramides égyptiennes.

Cette valeur de l'universalité, qu'il faut replacer dans le multiculturel et dans la définition de la citoyenneté, doit tenir compte de cette nouvelle avancée qui prend forme et que nous sommes en train de traduire dans les conventions internationales, c'est-à-dire dans ces documents que tous les pays négocient, discutent et approuvent par la notion de patrimoine commun, ce qu'on partage, ce que l'on a créé ensemble, la reconnaissance de cette création commune, de cette proximité.

En conclusion

Je ne voudrais pas terminer sans vous offrir un proverbe africain. Il y a un proverbe russe qui dit : « *C'est de son propre corps que l'on est le plus proche.* » Moi, je suis africain, et vous ne l'êtes pas, en tout cas vous l'êtes en partie sans l'être, et je suis aussi sénégalais.

Et il y a un proverbe africain qui, à mon avis, définit tout cela dans sa complexité, ses enjeux. C'est un proverbe qui dit ceci : « *Dans la forêt, quand les branches des arbres se querellent, leurs racines s'embrassent.* » Ce proverbe constitue peut-être la meilleure définition du débat sur le multiculturel et le dialogue.

Comment faire en sorte que les branches, c'est-à-dire ce qui est extérieur, ce qu'on voit, ce qui semble différent, opposé, divers, multiple, varié, que ce soit l'ethnique, le spirituel ou le culturel, qu'on voit, qui est là et qui se castagne, se touche, parce qu'ils se rencontrent là, comment faire en sorte que ces branches soient nourries par les racines qui s'embrassent, elles, en profondeur, c'est-à-dire l'invisible, l'intangible ? C'est là que l'éducation se trouve : entre la racine et la branche. Et c'est tout le défi de transformer la branche, pour que les branches aussi s'embrassent. ■